

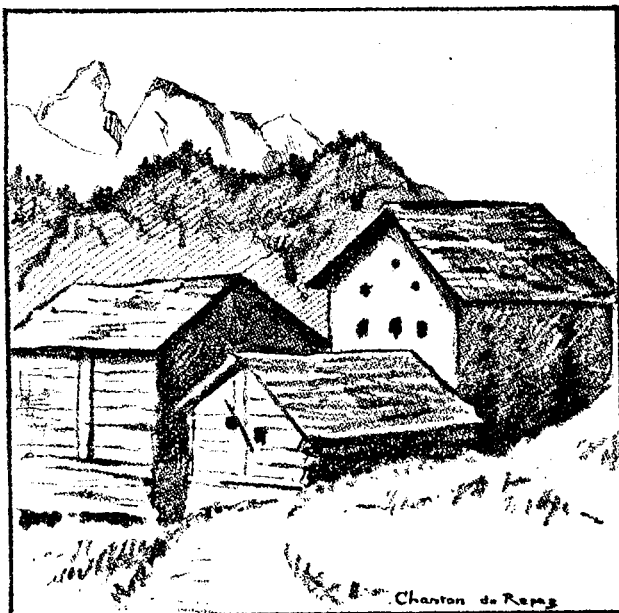
N° 2.

XXXI^{me} Année

Février 1932

Bonnes Lectures

DE LA SUISSE ROMANDE



SOUVIENS-TOI!

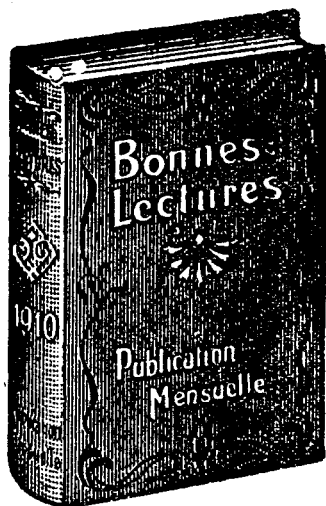
par Renée CAVÉ



L'Administration des « Bonnes Lectures »

possédant un

Atelier de reliure



est en mesure de livrer
une bonne reliure des
« Bonnes Lectures », avec
emboîtage spécial, pour
le prix de

Fr. 3.50

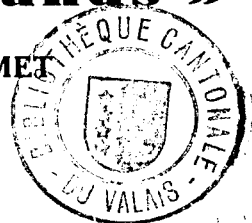
Elle se charge égale-
ment de tous les travaux
de reliure aux prix les
plus avantageux.

Pour soirées, recueil de Saynètes :

« Petits et Grands »

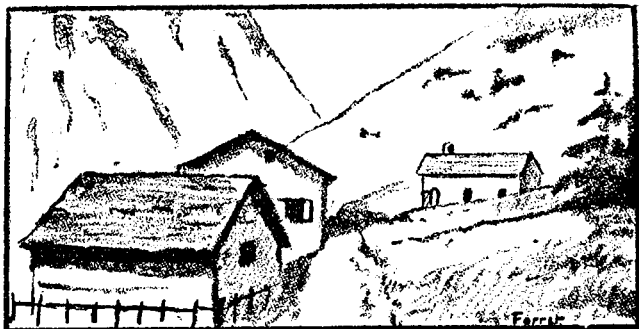
par M^{lle} F. GUILLERMET

Prix : Fr. 3,75



à L'ADMINISTRATION des « Bonnes Lectures »,

Gare 12, Neuchâtel



Souviens-toi !

(Idylle valaisanne)

par Renée CAVÉ



ERTI au milieu des prés verdoyants, Orsières étale son gros bourg vétuste et allongé, comme dans un écrin d'émeraude. La Dranse aux eaux tumultueuses, scande le village de ses lacets laiteux. Les maisons décrépites et curieuses, s'harmonisent avec l'extrême rusticité des chalets brunis. Aux alentours, les sentiers virolent gracieusement sur les pentes parfois escarpées. Ils aboutissent vers les hameaux, perchés là-haut aux pieds des sommets. Les rochers et les moraines forment des taches ocrées ou grisâtres à travers la sombre armature des sapins. D'un côté fermant l'horizon, la Pointe d'Orny élance vers le ciel son pic ardu et ses neiges miroitant au soleil.

Dans son ensemble, le val d'Entremont a quelque chose de pittoresque et charmeur. Et partout des gammes de verdure, les plis des forêts solennelles, revêtant les flancs des montagnes, d'où semble monter la paix divine de la solitude. Cà et là, des prés fleuris, des champs d'avoine jettent une grâce poétique et riante.

Où que ce soit, la nature, immortelle créatrice, prouve sa force magicienne et mystérieuse.

Mais la pauvreté des habitants contraste avec la parure royale des alentours. Les femmes sont usées avant l'âge par les maternités successives et par les gros travaux agricoles. La plupart des hommes ne semblent pas être de simples amateurs d'eau fraîche !

De nombreuses nichées de marmots plus ou moins barbouillés, jouent dans les ruelles comme de petits chats au soleil. Comme on s'étonne de cette prodigalité, une jeune mère entourée de bambins et qui en attend un huitième, lance cette réponse ingénue :

— Oh ! on n'en a pas de trop ! Malgré toutes nos peines, il y a assez pour tous !...

Les gens du Val ne vivent que des produits du sol assez fécond et du bétail. Quelques hôtels achètent et facilitent l'écoulement des récoltes.

Mais que de labeurs pour arriver à nouer les deux bouts ! Levé avant l'aurore, le paysan vaque déjà à sa besogne fatigante, dans l'humidité matinale. Sous sa tranchante faucille, le foin ou l'avoine tombent et sèchent dans une lente agonie.

Si le ciel est pur, répandant sa bienfaisante

lumière, tout se passe en simplicité. Mais l'approche d'un orage sème une certaine panique tout en doublant le travail. Jupiter gronde à l'horizon et ses foudres sont dangereuses à la montagne. Aussi l'on peut dire que les fils de la blonde Cérès gagnent leur pain à la sueur de leur front.

Le dimanche met pourtant un manifeste arrêt à ces multiples occupations. L'Eglise appelle ses fidèles dans ses murs.

Heure de recueillement pour les uns-! Heure d'ennui sans doute pour les autres, le village semble mort un instant.

Sous leurs apparences frustes, les citoyens cachent leur Foi ancestrale et romaine. A noter les nombreuses Croix de bois, qui ornées de sapin et de roses en papier, se dressent aux contours des routes et des sentiers. Elles montrent ainsi qu'à travers les siècles, rien n'a pu ternir le Suprême souvenir du Calvaire.

Au sortir de la Messe, les femmes retournent en hâte à leurs préparatifs ménagers. Elles viennent parfois de loin, des hameaux perdus là-haut aux pourtours des rochers. Les hommes jaser sur la place publique. La politique, les récoltes, le temps sont d'invariables mais pourtant infinis sujets de conversation. La majorité passe la journée dominicale à l'auberge qui ouvre trop largement sa porte inhospitalière.

Accapareuse de joie, buveuse d'argent, elle fait couler les larmes de la mère ou de l'épouse et restreint aux petits leur pain quotidien !

Le dimanche dans ces parages, est-il vrai-

ment le jour du repos pour la femme chargée de famille?... Des bêlements plaintifs sortent de l'étable ; à côté les vaches agitent leur licol : le bétail réclame sa pâture journalière.

Et les enfants, las de jouer, demandent à leur tour, leur part indispensable. Pauvre mère, le ciel — si tu y crois — sera peut-être ton seul et vrai repos !

II

C'est en gardant les chèvres paternelles que Martial et Victoria firent connaissance très jeunes. Leurs petits villages surplombant Orsières étaient distants d'une heure environ. Mais en conduisant leurs modestes troupeaux, ils se rencontraient presque journellement.

Oh ! les belles parties dans les prés en pente où la vue dominait la vallée ! La vie n'était pas toujours rose au chalet, mais Martial jodlait cependant sa joie de vivre ! Sa joie de petit montagnard ivre d'air pur et d'espace.

Victoria, tout en surveillant ses bêtes, tricotait sans relâche au bas commencé par la mère.

De temps à autre pourtant, elle s'arrêtait pour chasser une chèvre indisciplinée ou pour chanter avec son compagnon, quelque naïve romance du pays. Leurs voix fraîches et souples s'harmonisaient dans le calme de la nature.

Ils étaient du même âge, grands et robustes, bien campés dans leur dixième année. Comme leurs concitoyens, ils descendaient aussi de la fière race des Sarrasins et des Celtes. Et comme eux, ils avaient les cheveux noirs, les yeux foncés et profonds. Sur leurs joues rondes et rosées, le soleil avait mis son hâle brun et patiné, qui leur donnait un cachet oriental.

Chaque jour, les enfants s'attachaient davantage. Et si l'un ne trouvait pas l'autre à sa place accoutumée, c'était des tristes heures en perspective. Ils n'étaient pas bavards : de longs silences régnaient parfois entre eux. Se sentir là, l'un près de l'autre suffisait à leur commune affection.

En cheminant le long des sentes ou des forêts, Martial donnait à sa petite amie, d'utiles leçons de botanique. Où l'avait-il apprise lui-même ? Il n'eut su le dire exactement. Peut-être avec sa bonne grand'mère dont il était le favori ? et qui, durant les longues veillées hivernales, lui enseignait la précieuse efficacité des plantes.

Oh ! la flore des Alpes, qui la connaîtra jamais à fond ?

Sous les pas se succèdent des milliers de petites étoiles roses, bleues ou jaunes, semblables à des perles brodées dans du satin. Il y a la gentiane azurée, depuis le modeste « Bas bleu » jus-

qu'à « l'Asclépiade » bleuâtre profond au cœur mauve et qui s'étale en thyrses sur de longues branches aux feuilles longues et pointues.

Il y a l'humble œillet de montagne, rose au milieu des moraines ocrées. Le thym sauvage dont le breuvage exquis calme tant de malaises fâcheux. La campanule délicieuse à la cloche fine et lilacée. La grosse renoncule jaune qui flamboie comme un soleil. Les chardons mauves et piquants et tant d'autres merveilles du Créateur impossibles à énumérer.

— Quand nous serons plus grands, disait Martial, nous grimperons là-haut cueillir la fleur de nos glaciers.

Le doigt du jeune garçon pointait vers des cimes invisibles, voilées par les contreforts du Val Ferret.

En attendant, l'été et l'automne passèrent avec leurs enchantements. Peu à peu la neige tomba, fine et glacée, recouvrant de son suaire immaculé, tout ce qui fut grâce et beauté.

Mais là encore, il y avait du charme et de la poésie. Après le travail de l'étable, après le déblaiement des chemins, il y avait les randonnées en ski, en luge. Il y avait l'école où, malgré son peu d'ardeur à l'étude, Martial allait avec joie pour retrouver Victoria.

Le soir apportait de douces heures familiales que les travaux pénibles d'été rendaient plus bienfaisantes. C'était la réunion autour de la table de sapin, servant sans doute à la troisième ou quatrième génération. Dans son fauteuil usé, grand'mère plus lasse, souriait à tout son petit

monde. Dans la chambre voisine, les jumeaux benjamins dormaient de leur pur sommeil d'innocence. Leurs cheveux bouclés et parsemés sur l'oreiller, auréolaient leur front d'une couronne d'ébène. Les yeux clos, leur petit pouce enfoui entre les lèvres carminées, on aurait dit deux anges échappés du Paradis.

Malgré sa fatigue, la mère les regarda avec une orgueilleuse admiration, les embrassa doucement et quitta le lieu sur la pointe des pieds. Elle rentra à la cuisine adjacente, où ses aînés terminaient leurs tâches scolaires. Ils présentèrent leurs cahiers à leur mère, qui par ci par là, releva quelques observations.

Sortie très jeune de son village, madame Troillet, sous ses allures de montagnarde, avait gardé le cachet d'une bonne éducation. Elle voyagea beaucoup tout en gagnant son pain. Mais plus tard, sentant monter en elle la nostalgie des Alpes, elle revint au pays. C'est là qu'elle rencontra son compagnon et qu'elle le suivit sur les hauteurs dominant le Val. Possesseurs d'un chalet modeste mais confortable, ils vivaient de leur campagne. Au milieu de leur belle famille, complétée par l'aïeule, ils se sentaient heureux. Heureux malgré les peines et les soucis ! Heureux de ce contentement d'esprit, de cette union indissoluble qui est le riche apanage des âmes fortes et belles. Aussitôt que les devoirs furent terminés, Martial se glissa aux pieds de son aïeule qu'il chérissait d'une sainte vénération :

— Grand'mère !... une histoire ? s'il te plaît.

— Oui ! oui ! mon petit. Tu crois que ma vieille tête est un livre sans fond ? A force de raconter toujours, je ne sais bientôt plus rien...

— Oh ! grand'mère... cherche bien !... Parmi toutes les belles légendes que tu connais, tu en as sûrement oublié une... Cherche grand'mère.

— Quel enjôleur de petit-fils je possède là !... Qui pourrait résister à tes beaux yeux suppliants ?..

De cette scène d'une touchante simplicité, un de nos artistes peintres aurait fait un superbe tableau : grand'mère, émue, appuyant sur ses genoux, la tête de Martial en la caressant longuement. La vieille femme fit semblant de fouiller dans sa mémoire et peu après commença de sa voix tremblante mais pourtant distincte :

— Mes chéris, ce soir, je vais vous narrer la légende du Catogne. Oui ! notre Catogne que nous voyons depuis notre fenêtre et qui nous sépare de Champex a aussi sa légende, tout comme Bagnes, ou Ferret ou Sion.

« Autrefois, m'a raconté mon arrière-grand'mère, notre Catogne était le plus beau mont du pays. Les pâturages étaient fournis d'herbes savoureuses et le bétail superbe. Les gens étaient tous riches et heureux, mais leur cœur était dur égoïste, sans respect aucun. Ils allèrent même faire un jeu de quilles avec des mottes de beurre. Le bon Dieu, fatigué de leurs abus, descendit du Paradis. Déguisé en vieux mendiant, Il vint leur demander la charité. Mais ils se moquèrent tous de lui, à part un homme nommé Gédéon. Le mendiant révéla sa divinité leur annonçant un

proche châtement. Puis Il partit, entraînant Gédéon avec lui, et lui recommandant bien de ne pas regarder en arrière.

« Soudain, un orage formidable éclata. Le tonnerre retentit bruyamment de sa voix menaçante et de son feu redouté. La montagne sombra dans un effroyable cataclysme. Gédéon se rappela alors qu'il avait oublié sa fourche au chalet et voulut aller la chercher. Il regarda derrière lui et vit les bergers, les vaches, les maisons lancés dans un tourbillon terrifiant. En même temps, un éclair fulgurant lui lança sa fourche dans l'œil.

« On ne retrouva jamais rien de l'alpage et des habitants de Catogne. Il fut changé en montagne escarpée et aride, tel que nous le voyons aujourd'hui. On en voit de loin la crête calcinée et on l'appelle encore la « montagne viria », c'est à dire la montagne renversée. »

— Voilà mes chéris, cela prouve qu'il ne faut jamais se moquer du bon Dieu et qu'il faut toujours avoir pitié des malheureux. Mon histoire a été courte, mais le coucou a marché quand même, conclut la bonne grand'mère en se levant.

En effet, au même instant, l'oiseau des antiques forêts noires, ouvrit sa minuscule porte de l'horloge sculptée, pour chanter ses neufs coups.

— Merci grand'mère ! à une autre fois !... et Martial tendit son bras à l'aïeule qui s'appuya sur son jeune et fort bâton de vieillesse.

— Oui, oui, j'en chercherai encore des histoires pour mon Martial ! Que Dieu te bénisse, enfant, et repose en paix sous son aile.

Bientôt tout fut silence et quiétude dans le chalet de nos amis. Pourtant avant de regagner sa couche, sise dans une chambrette contiguë à celle de mère-grand, Martial jeta un dernier regard par la croisée entr'ouverte.

L'ombre était descendue sur le paysage neigeux. Mais les lumières d'Orsières trouaient l'obscurité comme des clous d'or sur du velours noir.

Un peu plus haut, dans le hameau voisin, la petite chapelle de Sainte-Anne restait blanche dans la nuit. A ses pieds, une lueur brillait encore à un des chalets limitrophes.

Martial considéra un instant cette lueur :

C'était là que dormait Victoria, la petite compagne d'été et de ses rêves.

III

Un... deux... trois... quatre... cinq !!!

Sur le seuil du chalet, M^{me} Troillet prêta l'oreille !... Un son particulier de cloche s'égrenait du beffroi d'Orsières.

Six... sept... huit... neuf !!!

C'était le glas funèbre annonçant le suprême départ d'un habitant de la région. M^{me} Troillet se signa dévotement :

— Mon Dieu ! un trépassé !... murmura-t-elle tristement. Chez qui cela peut-il être ?..

A ce moment, Martial surgit au coin du mazot des chèvres.

— As-tu entendu, mère ? Je ne sais pourquoi mais j'ai le pressentiment que c'est quelqu'un que nous connaissons bien.

— Viens, mon enfant. Allons prier ensemble pour l'âme du défunt et pour les affligés.

Et tandis que près du lit conjugal, au pied d'une blanche statue de Madone, la mère et le fils murmuraient le De Profundis des morts, une petite ombre se mouvait à travers les prés.

C'était au printemps. La nature revêtait ses plus beaux atours de reine. Les champs s'émailaient de mille fleurettes diaprées et sur les rameaux, les bourgeons entr'ouvraient leurs fins pétales vert tendre. Les ruisseaux reprenaient leur voix gazouillante, en bondissant de cascade en cascade. Dans leur berceau de verdure, ils avaient des reflets de soie neigeuse et irrisée. Tout évoquait la joie, l'espérance, après le long engourdissement de l'hiver. Mais la petite ombre qui n'était autre que Victoria, n'admirait point, en cet instant, tout cet enchantement.

Le visage blême, les yeux rougis, la démarche saccadée, elle s'en allait d'un pas fébrile, épancher sa douleur chez son ami Martial. Peu après elle arriva chez celui-ci. Ne trouvant personne

à la cuisine elle pénétra doucement dans la chambre où Martial et sa mère priaient toujours. Au léger bruit que fit la fillette, ils se retournèrent. En voyant le visage décomposé de leur petite amie, sans parole, ils comprirent que la sinistre faucheuse avait passé chez elle. M^{me} Troillet se leva précipitamment, ouvrit les bras où Victoria s'y jeta en pleurant.

— Gaby... mon frère... il n'est plus !... balbutia-t-elle entre deux sanglots.

— Quoi ?... s'écria Martial alarmé, Gaby que j'ai encore vu avant-hier si plein de santé. Que lui est-il donc arrivé ?...

— Il se sentait peu bien hier, et ce matin nous l'avons trouvé mort dans son lit. Oh ! Gaby... Gaby... je ne te verrai plus !...

La douleur de l'enfant était navrant. M^{me} Troillet la berça comme on berce un bébé. Elle lui fit boire une infusion de tilleul et de fleurs d'oranger préparée en hâte par Martial. Sous son onction calmante, Victoria sentit l'apaisement la gagner peu à peu. Sa vieille amie compatissante la coucha dans le grand lit antique.

— Ma chérie, lui dit-elle, tâche de faire un bon sommeil. Prie le bon Dieu qu'Il te donne du courage, tu en as besoin pour consoler tes parents qui n'ont plus que toi. Je vais m'habiller pour aller vers ta pauvre mère. Martial restera avec toi et quand tu seras bien reposée, vous viendrez ensemble nous rejoindre. Pour aujourd'hui, nos chèvres demeureront à l'étable. Dors, mon enfant et à bientôt !

M^{me} Troillet ferma les volets et quitta la pièce

à pas feutrés. Avec son tact maternel, elle avait compris que la douleur de la petite affligée serait calmée par un bienfaisant repos.

Elle pensa aussi à la mère en larmes qui venait de perdre son unique fils, l'orgueil de la famille. Elle marcha hâtivement dans le chemin que Victoria venait de parcourir. Et comme l'enfant, elle ne remarqua pas toute la poésie et la beauté charmeuse de cette journée printanière. Ce ciel trop bleu et trop pur, cette lumière blonde, ces chants d'oiseaux ne s'harmonisaient pas avec des cœurs ulcérés.

O Parques sinistres, pourquoi êtes-vous donc si impitoyables ? Dans votre nuit d'Erèbe, n'êtes-vous jamais lasses d'arracher avant l'heure, les épis humains nécessaires ?..

Le jeune homme dormait de son dernier sommeil sur son lit garni de fleurs. Il était beau, d'une beauté pacifique et serein. Les cils noirs de ses yeux clos ombrageaient son visage marmoréen. Dans ses mains croisées, s'enroulait le Chapelet de buis et un Crucifix reposait sur sa poitrine qui ne palpiterait plus. A ses côtés, effondrée sur une chaise, la mère cachant sa face dans un vaste mouchoir, pleurait silencieusement. Ce fut ainsi que M^{me} Troillet la trouva lorsqu'elle entra dans la chambre mortuaire. Sans bruit elle l'enlaça de ses bras et dégageant les mains et le mouchoir humide, elle embrassa l'infortunée au front.

— Mie, lui dit-elle, ne pleurez plus, cela vous fait mal. Pensez à votre mari et à votre fillette. Comme vous, ils passent par la tourmente. Unis-

sez-vous dans un même élan de courage et de foi, et votre douleur maternelle sera moins amère et moins opprimante.

Ces paroles furent pour l'affligée, comme une onction d'huile douce sur une brûlure cuisante. Elle essuya ses paupières rougies, regarda encore une fois son fils et suivie de M^{me} Troillet, elle quitta le funèbre lieu.

— Merci d'être venue, Ephise, dit-elle en prenant les mains de cette dernière. Merci de vos paroles, de votre affection, de votre présence. Oui, vous avez raison, je me dois à mon mari et à l'enfant qui me reste. Mais ?... où donc est-elle ma Victoria, je ne l'entends pas dans le chalet ?

— Victoria repose en ce moment chez moi. Elle est venue ce matin si affligée, que j'ai jugé bon de lui faire prendre un calmant pour l'endormir. C'était le meilleur remède, et quand elle sera bien reposée, elle viendra nous rejoindre avec Martial. Vous n'en êtes pas fâchée, Marie ?

— Fâchée ?.. pourquoi ?.. La pauvre petite aura encore du temps pour pleurer : elle aimait tant son frère. Merci encore Ephise, vous êtes bonne !

— Bah ! n'en parlons pas, Marie. Vous savez que l'affection ne se mesure pas, et d'autant plus en de si navrantes circonstances.

Le surlendemain, Gaby fut porté au champ

du repos. Le cercueil, un humble cercueil noir, fut placé avec fleurs et couronnes dans un modeste char à banc. Lentement le cheval descendait le chemin vicinal, comme conscient de sa funèbre mission. Derrière le char, la famille et les amis suivaient, tête penchée. Quelques femmes avaient de longs voiles de fin crêpe noir. En voyant cette lugubre procession, on évoquait la descente du Calvaire. Comme la Sainte Mère aux sept douleurs, ainsi le cœur de la mère de Gaby était percé d'un glaive.

Victoria était touchante dans ses vêtements sombres. Refoulant ses larmes, elle serrait dans ses mains le petit Missel aux tranches dorées, souvenir précieux du cher défunt.

A l'entrée du village central qu'est Orsières, le cheval fut arrêté. Le cercueil enlevé et posé délicatement sur une planche clouée sur six pieux et porté ensuite sur des épaules d'hommes. C'était là, le corbillard des montagnes contrastant sensiblement avec tout l'apparat de la ville.

Mais à l'Alpe comme à la plaine, quand la mort passe, inexorable, la douleur des survivants n'en est pas moins vivée et profonde.

Le sombre cortège s'ébranla de nouveau lentement. En tête, quelques enfants, endimanchés pour l'événement, portaient plusieurs gerbes fleuries et de modestes couronnes. Le porche de l'Eglise s'ouvrit devant eux. Cette dernière semble neuve, bien entretenue. Contre les parois, de nombreuses statues de Saints : des fresques du chemin de la Croix, et dans la nef, des vitraux superbement coloriés, comme si un ange invisi-

ble, suspendait un voile impalpable, entre les colonnes sculptées. La chaire est un beau travail d'art en bois finement amenuisé. Les orgues monumentales ont des sons tantôt graves comme les voix de l'orage ou claires comme un chant séraphique.

A l'extérieur, s'adossant à l'Eglise, une tour antique transformée en clocher, élance sa pointe octogone, qu'on remarque de loin dans le Val.

Après avoir passé par les conformités romaines et d'usage, le défunt fut conduit au cimetière tout proche, en passant sur la Dranse par un modeste pont alpestre. La rivière grondait, furibonde, grossie encore par la fonte des neiges des cimes. Elle semblait bercer d'un rythme mélancolique et perpétuel, les trépassés qui reposaient à ses côtés.

Un peu plus tard, tandis que les hommes causaient encore sur la place ou allaient noyer leur chagrin à la pinte, les femmes remontaient lentement vers le hameau. Soutenue par le bras fort de M^{me} Troillet, la mère de Gaby marchait comme une Niobée sacrifiée. De temps à autre, un frémissement la secouait tout en songeant au chalet vide pour toujours hélas ! de son aîné disparu.

IV

Quelque temps après, Martial et Victoria recommencèrent à conduire leurs chèvres au pâturage. Le chagrin de la fillette était toujours vivace, mais cependant moins amer.

Si le temps ne peut semer l'oubli, il cicatrise à la longue les plaies douloureuses. Le jeune garçon s'efforçait lui-même, par de multiples attentions de consoler sa petite amie. C'était tantôt une part de gâteau succulent ou de biscuit savoureux — confection maternelle — qu'il lui apportait. D'autres fois, un bouquet de fraises odorantes ou une poignée de cerises. Mille riens qui semblaient futiles en apparence, mais qui mettaient sur les lèvres pâlies de la petite, de fugitifs sourires de reconnaissance :

— Martial, tu es comme ta mère, tu es bon. Dieu me console par l'affection de mes amis. Gaby nous manque tant à la maison ! Tu ne me laisseras pas, toi, Martial.

— Jamais, Victoria !

Le garçonnet avait pris un air grave et solen-

nel comme s'il venait de faire un serment. Puis changeant de ton, il proposa à la fillette une promenade pour dimanche.

— Nous irons à Champex, veux-tu ? Maman est d'accord et j'espère que la tienne permettra aussi ?

— Oh ! sûrement, puisque je vais avec toi.

Les enfants durent cesser leur bavardage pour rassembler le volage troupeau qui s'éparpillait.

— Eh là ! Blanchette, Mignonne, soyez sages, mes filles, cria le jeune berger. De son côté Victoria avait grand'peine à chasser Capri et Biquette qui s'obstinaient à brouter les pousses tendres d'un champ de seigle. Le soleil se couchait peu à peu sur la pointe d'Orny. Il jetait sur le Mont Velan aux neiges éternelles, des draperies roses au velouté de pastel. Tandis qu'une ombre bleue montait insensiblement du vallon sans altérer la pureté de l'Alpe.

Les petits bergers n'avaient pas de montre sur eux. Mais ils connaissaient la durée du temps au déclinement de l'astre solaire.

— C'est le moment de rentrer, dit tout à coup Martial. Adieu ma mie et à demain !

— Si Dieu le veut, répondit la petite.

Et avant de se quitter, les enfants joignirent les mains en murmurant le Credo du soir.

**

Enfin, le dimanche attendu se leva. A l'instant où l'aurore, de ses doigts roses, tendait à l'horizon ses voiles ténus saupoudrés d'or pâle, les pe-

tits bergers quittèrent le foyer paternel. Le sac au dos, bâton en main, ils allaient allégrement, tels de jeunes voyageurs partant pour un pèlerinage. Ils traversèrent Orsières pour grimper le sentier vicinal traversant Prasurny. De ce hameau perché sur un monticule, la vue plongeait sur une partie du Val Ferret. Voici Issert à l'orée des forêts, plus loin les Arlaches ; puis Praz-de-Fort, le pittoresque village, immortalisé par l'œuvre idyllique et littéraire d'Eugène Rambert. Les enfants montaient toujours sur le chemin ardu et pierreux qui contournait bientôt dans un lieu sauvage et inculte. C'était cette fois la montagne avec toute sa poésie agreste et pastorale. Un torrent dévalant en cascades jetait dans cette ambiance silencieuse, son grondement continu, plaintif comme une cantilène.

— Reposons-nous un moment, suggéra tout à coup Victoria. Il fait si bon ici dans cette paix bienfaisante.

— Je veux bien, acquiesça Martial.

Et tous deux s'assirent sur une grosse pierre moussue, à l'ombre d'un séculaire sapin. Ils admirèrent la vue qui s'intercalait dans une vaste échancrure de la forêt. Tout là haut, sur la déclivité des monts boisés, le village de Victoria baignait déjà dans les lueurs matinales. Et dans ce ruissellement lumineux, la minuscule Chapelle de Sainte Anne semblait une pierre de jaspe et d'ivoire égarée de la Jérusalem céleste. Plus loin sur la même pente, c'était Chanton-de-Repaz, le lieu natal de Martial, aurolé aussi par les chatolements de l'aube.

— Notre petit pays est beau, murmura Victoria. Il me semble que je ne pourrai pas vivre loin de nos montagnes.

— Pourtant, maman qui a beaucoup voyagé, raconte qu'il y a encore d'autres pays plus beaux. Je voudrais les visiter quand je serai grand.

La fillette sursauta :

— Martial... à quoi donc penses-tu ? Tu songes à nous quitter, plus tard, pour aller, Dieu sait où ? N'as-tu pas assez d'air et d'espace ici ?

La voix de Victoria, après avoir passé au diapason de l'étonnement, était descendue aux sons graves et attristés.

— Martial, que ferions-nous sans toi ? Réfléchis mieux avant de faire de la peine à ceux qui t'aiment.

Devant le visage apitoyé de sa compagne, Martial eut un sourire amusé :

— Rassure-toi, mon amie, j'ai encore huit ans avant de commencer le service militaire. En attendant, profitons-en et remettons-nous en route.

L'artère alpestre devenait plus rapide. Tantôt des cailloux pointus et désagréables roulaient sous les pas des enfants ; tantôt des rocs déviaient le passage de leur structure massive et grisâtre. Enfin, au-dessous d'un monticule, les premiers hôtels de Champex apparurent. Puis ce fut le lac.

Un lac... à 1470 mètres d'altitude ; était-ce un mythe ou réalité ?...

Dans une coupe verte au pied du Mont Cato-gne, une nappe bleue frissonnait à l'ombre des

sapins. C'était un paysage d'une charmante subtilité, coquet et plaisant. A l'instant où nos jeunes amis arrivèrent à ses bords, le lac ressemblait plutôt au bassin rose et fleuri d'un parc. Des brumes aériennes et impalpables l'estompaient comme des voiles de soie.

Martial et Victoria en firent le tour et s'assirent sur le rivage, vis-à-vis d'un grandiose panorama. Au-dessus de la sombre armature des bois, tout le massif du Grand Combin * étalait sa beauté suprême et irréelle. Les plus fortes chaleurs n'arrivent pas à fondre ces glaces éternelles qui miroitent au soleil comme le diamant. Le ciel azuré de cette journée radieuse rendait plus pure encore la blancheur nacrée des névés. Au pied des cimes altières, des ombres mauves et verdâtres traçaient la silhouette d'immenses forêts. Sans doute c'était dans ces profondeurs mystérieuses, que les fervents disciples de Diane et de Nemrod, s'adonnaient à une époque de l'année, à leurs chasses fructueuses. Le regard des enfants descendit des hauteurs pour se poser sur l'onde mouvante qui brillait à leurs pieds. Mais le lac de Champex n'était jamais semblable à lui-même. Ses eaux transparentes reflétaient le ciel bleu ou les nuages furtifs qui passaient. Il avait tantôt des rayons scintillants d'émeraude ou d'opale ; peu après, c'était une minuscule mer de turquoise mate et crémeuse qui se changeait insensiblement en bouclier d'acier poli d'un embrasement fulgurant. Tout autour du lac, des

* Grand-Combin - 4317 m. d'altitude.

prairies verdoyantes parsemées d'hôtels ou de chalets aux fines arabesques sculptées. Sur la grève, un petit établissement de bains où quelques amateurs de culture physique s'adonnaient à de savants exercices de natation.

Subjugués par la nouveauté du spectacle, Martial et Victoria laissèrent les heures s'écouler dans leur contemplation admirative. Sur le chemin, non loin d'eux, les étrangers passaient, dans leurs toilettes claires et modernes. Ils parlaient des dialectes différents que nos petits amis écoutaient avec surprise ? Qu'était-ce donc que ce « baragouin » ?... Comment pouvait-on parler d'autres langues que notre beau français ?...

Au milieu de leurs naïves réflexions, les devoirs de leurs estomacs se firent impérieusement sentir. Sans plus se soucier du reste de l'univers, ils étalèrent leur pique-nique sur le gazon et le savourèrent avec leur jeune appétit. Quelques instants plus tard, la nappe frémissante du lac était sillonnée de multiples petits bateaux. Leurs coques gracieuses, bleues, vertes ou brunes laissaient un sillage à peine visible. Frêles et légers, ils paraissaient plutôt de furtives embarcations de fées ou de naïades. Non loin du petit port, un jardin botanique, et des rocailles, qu'enjambaient deux ponts rustiques et japonais, ajoutaient une note pittoresque. Les roseaux longeant la rive, frémissaient au contact de la brise. Cà et là, de superbes libellules bleues aux ailes scintillantes, volaient de leur vol inégal et bas. Quelle leçon de choses et de sciences naturelles, Martial et Victoira apprenaient dans

ces heures reposantes au sein de la nature. Ils apprenaient l'amour du beau, du grand, du noble. Ils s'enseignaient que la plus petite fleur, le plus infime insecte, s'épanouissait et se fécondait dans la lumière. Et sans l'Auteur de l'Univers, créateur de la lumière, rien ne subsisterait.

Lentement, comme à regret, les enfants quittèrent ce lieu si plein de charmes, qui alliait la grâce de la plaine à la poésie sauvage de la montagne. Ils s'enfoncèrent peu à peu dans la forêt. Un arôme subtil leur révéla soudain un parterre de fraises. C'était le dessert favori de l'aïeule de Martial et ils en firent une abondante cueillette.

La première étoile, l'étoile du Berger sans doute, pointait son or dans le ciel à peine obscurci quand ils arrivèrent au logis du jeune garçon. Les petits frères et sœurs les accueillirent avec joie. La mère et la grand'mère les embrassèrent comme si elles avaient crû les perdre, tandis que le père leur sourit en les questionnant sur leur course. Le frugal souper fumait sur la table, M^{me} Troillet invita Victoria. Grand'mère fut réjouie à la vue de la friandise inattendue et succulente apportée par les petits excursionnistes.

Quelques instants plus tard, toute la famille était réunie devant le chalet en contemplant les cimes qui s'estompaient dans la brume vaporeuse du soir. L'heure n'était point tardive en cette saison. C'était l'instant vespéral où l'activité cessait peu à peu sur une partie de notre hémisphère. C'était l'instant monacal où les âmes se perdaient dans un monde d'illusions ou de rêves.

Grand'mère le comprit sans doute, car dans le silence ambiant, sa voix s'éleva. De sa mémoire intarrissable, malgré son grand âge, elle fit surgir une de ces légendes charmeuses qui font partie des pages de gloire du Valais historique.

— Un jeune berger, commença-t-elle, conduisait son troupeau au pâturage. Le voyant paisiblement brouter, il s'éloigna un moment vers les rochers sauvages. Tout à coup à ses yeux éblouis, apparut la plus ravissante créature qu'il pût voir. Elle était belle, jeune, d'un cachet distingué. Elle n'avait pas de chapeau. Aussi sa chevelure blonde ruisselait sur ses épaules comme une nappe dorée. Ses doigts et ses bras étaient ornés de bagues et bracelets de grande valeur. Sur sa gorge, blanche ainsi que les ailes d'un cygne, un collier de perles précieuses étincelait. Elle cheminait un bâton à la main, ses jolis pieds nus se déchirant aux pierres acérées. Son visage altéré, ses yeux rougis, montraient les traces de larmes abondantes.

Etonné et ému à juste titre, le jeune berger s'approcha d'elle :

— Etes-vous égarée, mademoiselle, lui demanda-t-il compatissant ? Cet endroit est bien désert pour une jeune personne de votre caste et froid pour votre léger habillement.

— Non, bon jeune homme, lui répondit l'inconnue, non je ne suis pas égarée. Je suis vraiment venue ici sans être accompagnée, sans cheval, sans domestique, sans chapeau. J'arrive à l'instant d'une grande ville et d'un riche palais.

Mon corps est encore chaud à Milan et autour de mon lit de mort, ma famille pleure amèrement leur fille et leur sœur. Par le Dieu suprême, je suis condamnée à expier sur ce glacier, parce que, durant ma vie, j'ai à peine foulé le sol de mes pieds. J'allais toujours dans une voiture, je redoutais tout effort et toute peine. Voilà pourquoi en punition de ma paresse, je suis condamnée à errer dans cette solitude sauvage, pieds nus, par tous les temps : l'orage, le froid, la pluie, la neige et faire pénitence sur ce glacier.

Le jeune berger voulut parler. Mais soudain, un nuage noir et épais accompagné d'une giboulée glaciale, enveloppa l'aimable visage de la jeune fille, qui disparut à ses yeux. C'est en vain qu'il l'appela et la chercha sur les rochers, elle resta introuvable.

Il redescendit tout triste vers son troupeau et plus jamais il ne la revit. Mais il pensa souvent à elle et à la leçon qu'elle donnait aux paresseux et aux indolents de ce monde. Le bon Dieu nous mit sur la terre pour travailler, termina la chère aïeule. Et celui qui aime et fait joyeusement son labeur est toujours béni. Du reste, Dieu lui-même nous donne le divin exemple. Car tout ce que nous voyons autour de nous, la nature, le ciel, les étoiles sont l'œuvre de Ses mains. Et quand Il est venu pour un peu de temps vivre sur la terre, Il n'a pas hésité à manipuler les outils et le bois. Travaillez, mes petits enfants, non pas seulement pour le monde, mais aussi pour le Ciel, et pour notre bonne Sainte Vierge qui nous récompensera un jour ».

— Grand'mère nous donne également un bel exemple, conclua M^{me} Troillet, car ce n'est pas en vain que ses cheveux sont blancs, ses mains lasses et usées, mais Dieu l'a bénie.

V

Ils ont grandi depuis que nous les avons quittés, il y a plusieurs années, les petits héros de notre récit.

C'étaient maintenant de beaux gars, mordant joyeusement au fruit savoureux de leur vingtième année. Martial allait passer cet automne, son service militaire et déjà montait en lui cette mâle fierté d'être un homme. Il avait gardé ses traits enfantins, mais cependant l'ombre noire d'une moustache naissante atténuait le cachet de première jeunesse. Son corps s'était développé. Il incarnait vraiment le fils des Alpes aux épaules larges, aux muscles d'acier, et aux jarrets forts et souples.

Victoria de son côté, n'était point à dédaigner. D'une taille grande et plastique, aux lignes corporelles onduleuses et fermes, elle formait avec

Martial, un beau couple en pleine sève printanière. D'une grâce coquette, elle avait son front mat. Son teint bronzé où se mêlait un velouté de rose lui conservait son charme oriental. Les gens du pays regardaient passer en souriant ce duo que l'amour auréolait d'une lumière immatérielle. En effet, après l'amitié de l'enfance, les jeunes gens avaient senti monter en eux, ce fluide fort et mystérieux qui fut le premier échelon de l'humanité. La date des fiançailles officielles était fixée à l'arrière-automne au retour du jeune militaire.

En attendant, il y avait les foins en perspective. Les foins autour d'Orsières ; les foins de la montagne au-dessus de Praz-de-Fort.

Sous l'action bienfaisante du soleil estival, les prés prenaient déjà cette teinte vert-jaunâtre qui est le signe de la maturité. Sous un ciel pur, qu'entrecoupaient de rares orages, les travaux agricoles avançaient rapidement. Dans les hameaux égrenés sur les flancs du Val, les foins demandent une plus grande tension d'effort et d'activité. Les chemins sont si étroits que les chars n'y peuvent plus passer. Quand l'herbe est fauchée, étalée et séchée, on la ratelle en petits tas. Peu après, on étend sur le terrain, une grande bâche munie d'une corde aux quatre coins. Le foin est ramené dans cette bâche, les coins ramenés au centre et solidement attachés. Ce volumineux paquet est ensuite juché sur le dos d'un pacifique mulet, conduit le plus souvent par un enfant, tandis que par derrière, un homme maintient la stabilité du bagage au

moyen d'une fourche. Comme on le voit, les fenaisons n'étaient point faciles dans ces lieux escarpés, et contrastant avec les travaux plus aisés de la plaine.

Cependant Martial et Victoria s'adonnaient allégrement à la tâche qui leur incombait, s'aidant mutuellement dans l'une ou l'autre des familles. Ils songeaient ensemble au départ proche pour les hauteurs ; aux courses agrestes qu'ils se promettaient de faire et qui couronneraient leurs labeurs. Ils savouraient à l'avance, cette volupté charmeuse et saine où ils ne seraient plus qu'eux, rien qu'eux seuls...

* *

Sur le chemin dévalant de Chanton-de-Repaz, une petite caravane descendait. Un char à banc rempli de provisions, couvertures et autres. Sur le banc, maintenue au moyen de coussins et de châles, une grand'mère aux cheveux blancs comme neige souriait de son voyage, le dernier sans doute de son étape terrestre. Quelques personnes suivaient, tandis qu'un grand jeune homme conduisait le mulet par la bride.

Procession... pèlerinage... qu'était-ce donc ?..

La famille de Martial et celle de Victoria s'en allant à leurs foins annuels à Branche. Par un suprême effort de volonté et malgré sa faiblesse, grand'mère avait exprimé son extrême désir de se joindre aux siens.

— C'est peut-être la dernière fois que je mon-

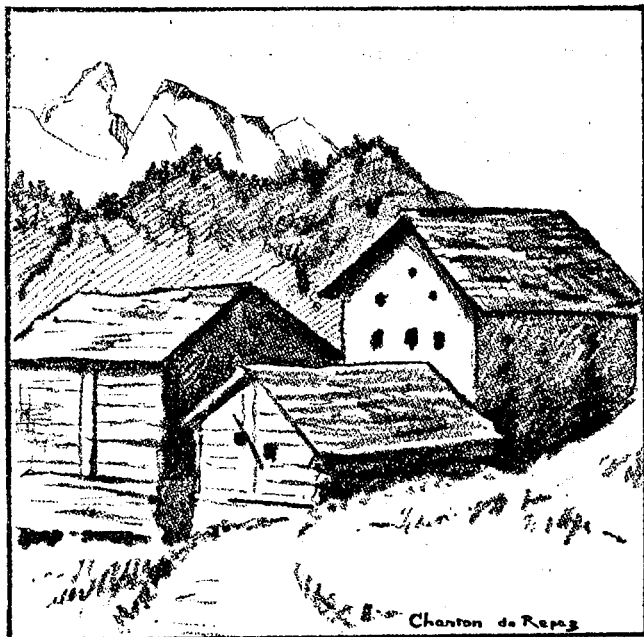
terai là haut, dit-elle d'un air résigné. Avant de clore mes yeux à la lumière de ce monde, je serai heureuse de revoir ces lieux, ces montagnes que j'ai chéries dès ma jeunesse.

— Grand'mère... grand'mère ; tu déraisonnes, s'écria Martial soudainement angoissé. Tu es encore assez forte, tu seras encore là pour nos fiançailles, notre mariage. Je le demande tous les jours au bon Dieu.

Emu, le jeune homme avait pris entre ses mains, le visage ridé de sa mère-grand. Il baissait, respectueux, ce front auréolé de la couronne neigeuse des cheveux. M^{me} Troillet n'était point jalouse de l'affection que son grand fils témoignait à l'aïeule. N'était-ce point celle-ci qui avait reçu le bébé à son entrée en ce monde ? Reçu ses premiers sourires, guidé ses premiers pas chancelants ? Veillé de longues nuits blanches durant ces maladies inexorables qui même à l'Alpe n'épargnent pas l'enfance ? Combien de fois n'avait-elle pas déchargé la mère de famille en rassemblant autour d'elle les petits indisciplinés. Elle leur racontait des contes d'autrefois qui les assagissaient comme sous le coup magique d'une baguette de fée. Mère-grand méritait bien sa place au foyer et comme les enfants, M^{me} Troillet demandait à Dieu de la laisser longtemps encore à leur affection.

La petite caravane avançait. Elle approchait déjà de Som-la-Proz, sentinelle à l'entrée du Val Ferret. Plus loin, c'était Issert aux antiques mazots servant de granges à foin. Aux pieds des rocs. Les Arlaches allongeaient leurs chalets bru-

nis, comme un lézard au soleil. La route carrossable montait insensiblement. Venait Praz-de-Fort dont la mignonne chapelle blanche, aux abords du village, invitait à la prière. Vis-à-vis, le glacier de Salénaz étincelait comme des diamants.



La plus belle orfèvrerie d'un joailler pâlerait devant cette splendeur sauvage et immatérielle. C'était une admirable symphonie de blancs se découpant sous la grande voute céleste. Mais plus bas, les éboulis faisaient taches après cette pureté. Un torrent sortant d'une fissure ainsi qu'un mince ruisseau, dévalait peu à peu en mugissant dans son lit rocailleux pour se jeter

dans la Dranse de Ferret. Et devant ce spectacle connu mais toujours nouveau, chacun admirait les merveilles de la création.

Grand'mère émue, joignit les mains.

— Merci mon Dieu, d'avoir permis que je contemple encore une fois la cime de nos Alpes.

De temps à autre, elle saluait de son siège élevé ses contemporaines, rares survivantes, qui comme elle, lasses et usées, restaient inactives au soleil.

— Bonjour, Patience, lui disait-on dans le naïf patois d'autrefois, quel nouveau de te voir chez nous. Ça va comme les vieux, pas vrai ?

— Oui... oui, ça va Adélaïde ! Faut encore pas trop se plaindre, on a fait son temps. J'ai encore la chance d'avoir de bons enfants, il y en a tant qui sont seuls à mon âge.

— Tu as raison Patience ! Fais-toi du bien à Branche, car l'hiver est long ici.

— Oh ! pour ça, Adélaïde, on ne refait pas du neuf avec du vieux, on ira tant qu'on pourra.

Depuis Praz-de-Fort, la route continuait de monter graduellement en sinueux détours. Et tout le long, la Dranse suivait son cours, long ruban diamanté épousant les contours des abrupts rochers. Parfois, comme aveuglée de colère, elle s'élançait, furibonde contre la rocaïlle qui entravait sa marche. Elle rejaillissait dans les replis du sol, en cascades tumultueuses et écumantes.

Branche étalait plus haut, ses cabanes et ses mazots rustiques au milieu des prés, dont l'herbe haute ondulait à la brise.

Le val Ferret semblait s'allonger encore au loin, jusqu'au Mont Dolent qui fermait son issue. De temps à autre, nos amis rencontraient des femmes revenant de la forêt et portant sur leur tête un gros fagot, dans un équilibre digne de nos meilleurs athlètes. Puis des chars, des gens qui ainsi qu'eux-mêmes accomplissaient le traditionnel exode sur les hauteurs.

— Enfin, nous voilà à Branche, grand'mère ! dans ton cher Branche.

Et d'un effort vigoureux, Martial enleva la vieille femme du char et la posa délicatement au bord du pré sur une couverture qu'il avait étalée.

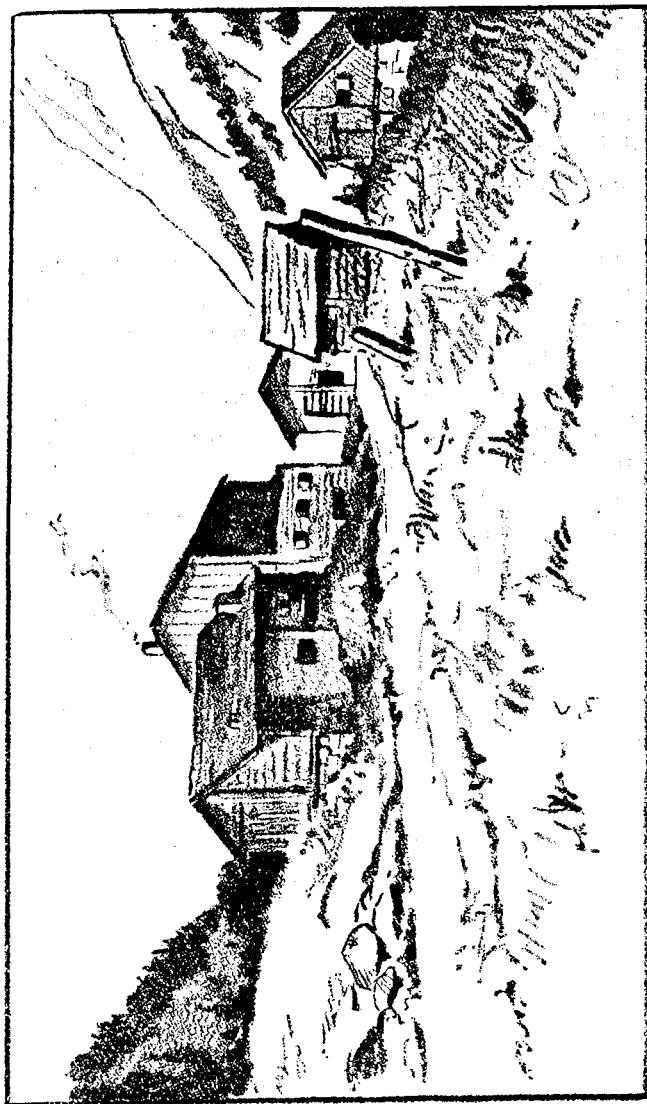
— Dire qu'autrefois, c'est moi qui te portais ainsi, répondit la grand'mère en souriant. C'est le monde renversé maintenant, je ne vaux plus rien qu'à donner de la peine.

— Non, pas de la peine, grand'mère, mais beaucoup de joie.

Les mazots de nos amis étaient adjacents. L'intérieur, très primitif, composé d'une chambre et cuisine. Pas d'électricité dans ces parages : on s'éclairait au pétrole. Pas d'eau, pas de fontaine ! On allait chercher le liquide précieux et indispensable à un torrent coulant à dix minutes de là.

Qu'on était loin de la vague moderniste ! Seule, la route carrossable où passait le camion postal et les automobiles des touristes, attestaient que les exigences de la civilisation étaient cependant montées jusque là.

Les foins commencèrent le lendemain. A l'aube, hommes et femmes étaient déjà en cam-



pagne, les uns fauchant, les autres, étendant ou ratelant.

Durant quinze jours, ce fut une vie débordante de ruche affairée. Les chars de foin s'en allaient l'un derrière l'autre vers Orsières pour remonter à vide. Les ménagères prises par les travaux agricoles, avaient à peine le temps de s'adonner aux soins culinaires. Comme les vignerons de Lavaux, les femmes se remarqueaient par le port d'un mouchoir rouge ou jaune autour de la chevelure et noué sur la nuque.

Tout à une fin ici-bas. Martial et Victoria résolurent d'employer leur dernière journée à leur grande course projetée dès longtemps.

Dans les clartés roses de l'aurore, ils s'en allèrent, main dans la main, joyeux et forts. D'un pas allègre, ils traversèrent Prayon, vieux hameau rassemblant ses toits bruns, comme une poule ses poussins. La route suivait parfois les gorges rustiques de la Dranse ou parcourait les verts pâturages où s'égrenait par ci par là un mazot isolé. Ils arrivèrent bientôt à l'idyllique station de la Fouly encadrée d'un imposant cycle de montagnes.

Plus loin, le primitif hameau de Ferret où les mazots patinés par tous les temps, semblaient dater des siècles préhistoriques. Une mignonne petite chapelle rustique invitait les passants aux Ave Maria.

Et tout autour, s'élevant comme un gigantesque amphithéâtre, les glaciers de la Neuvaz tranchaient sur le ciel bleu leur éclatante symphonie de blancs. L'harmonie verdoyante des pâturages,

adoucie de frais ombrages en faisait ressortir l'immaculée pureté. On ne pourrait oublier cette vision à la fois paradisiaque et infernale. Ces gorges déchiquetées, ces parois vertigineuses, ces éboulis terrifiants qui vous donnaient le frisson et au-dessus la paix suprême, la grandiose majesté des neiges éternelles.

Après avoir contemplé ce décor féérique et prestigieux, Martial et Victoria poursuivirent leur course tout en se penchant parfois vers les rocailles grises qui parsemaient le gazon. Délicates dans leur berceau de verdure et d'émeraude, les fleurs minuscules de la Joubarbe se détachaient, roses, fines, aux exquises dentelures. Autour d'elles, les campanules, les gentianes formaient une ravissante gamme diaprée où se posaient les papillons fragiles aux ailes scintillantes et soyeuses.

En passant par le Col de Fenêtre au pied des pyramides alpestres, nos amis débouchèrent en trois heures, non loin du Grand Saint Bernard, universellement connu. Un peu las, comme on le pense, ils jouirent d'une halte réconfortante à l'hospice du même nom. Ils le visitèrent avec intérêt, en constatant l'accueillante charité de ces moines, leur grande propreté et caressèrent les superbes chiens, sauveteurs et gardiens en même temps.

Non loin de là, deux petits lacs miroitaient leur étincellement de joyaux alpestres.

— Viens ma mie, dit tout-à-coup Martial, viens avec moi cueillir la fleur de nos glaciers, comme je te l'ai promis, il y a huit ans. Nous

étions bien jeunes alors, mais je t'aimais déjà tant, petite chérie.

— Moi aussi, Martial !

Lorsqu'ils arrivèrent sur la pente rocailleuse et abrupte, tapissée de touffes d'edelweiss, ils en cueillirent chacun un bouquet et se l'échangèrent.

— Martial, souviens-toi de cette journée où nous sommes seuls devant Dieu. Bientôt tu vas partir pour la ville, accomplir ton devoir de citoyen. Ne te laisse pas attirer par les fausses lumières des grandes cités. Ne te laisse pas séduire par ses lambris dorés qui cachent les larmes et les déceptions. Fais ce que tu dois faire pour notre chère Patrie, mais reviens-nous toujours libre, toujours pur ! Et dans les tentations qui sûrement, ne te manqueront pas, pense aux cœurs aimants qui t'attendent au pays paternel. Martial !... souviens-toi !...

Victoria parlait d'un accent de gravité et de prière à la fois. Elle avait au cœur un vague et triste pressentiment et d'une voix plus profonde, elle murmura encore :

— Mon ami ! souviens-toi !...

Et Martial, ému, bouleversé malgré lui de cet appel à sa conscience, posa ses mains brunies sur les épaules de sa compagne :

— Mon amie, je me souviendrai.

Ah ! Martial, Martial, tu n'as pas ajouté « avec l'aide de Dieu » à ta promesse. Tu n'as compté que sur ta force charnelle qui n'était que faiblesse et qui t'a fait sombrer dans l'oubli de ton serment et dans la souffrance.

VI

Septembre était là, dans sa parure d'or, de vermeil et de jaune. Les frondaisons des arbres avaient des éclats flamboyants où se mariait toute la gamme harmonieuse des ocres et des bruns-rouges. Le soleil était plus pâle et moins chaud. Le ciel, d'un bleu saphir atténué était d'une transparence fluidique très douce et lumineuse. Dans les champs fauchés, les colchiques, dans leur pâle et touchante simplicité, émailaient le sol de leur robe rosée et mauve. Dans les jardins et les plantages, c'était les derniers travaux maraîchers, qui s'annonçaient.

Pour Martial et Victoria, la grande séparation sonnait au cadran du jour. Trois semaines, cela semblait peu. Mais c'était la première fois qu'une grande distance allait mettre une barrière entre eux et leurs cœurs étaient oppressés, malgré eux. Ce fut pourtant avec une certaine et légitime fierté que Victoria conduisit son ami à la gare.

Qu'il était beau garçon !.. Sans peine, elle

l'évoquait, revêtu de son uniforme militaire neuf !... coiffé du petit bonnet policier, qui lui donnait, sans doute, un juvénile air crâne et narquois !..

Dans un modeste portefeuille qu'il portait sur son cœur, il avait intercalé, en compagnie d'une image de la Sainte Thérèse de l'enfant Jésus, quelques uns des edelweiss ramassés par Victoria, au Saint-Bernard.

Bientôt le train partit, l'emportant en compagnie de deux camarades. Silencieuse et triste, la jeune fille songea à prendre le chemin du retour. Ne voulant pas, et pour cause, traverser le village, elle coupa court à travers les prés. Par la pensée, elle suivait son ami au delà des frontières de son pays, dans des régions inconnues. En passant devant une Croix de bois, plantée au bord du sentier, elle se signa, comme prise d'une nouvelle et brûlante dévotion.

— Mon Dieu, Sainte Vierge !... Gardez-moi !

Se dirigeant vers Chanton-de-Repaz, elle s'arrêta chez les parents de Martial. La bonne aïeule, à laquelle le séjour de Branche avait donné un regain de force, la remonta de son mieux.

Trois jours plus tard, une missive débordante de vie et de tendresse, arriva à sa destination. Avec hâte, Victoria lisait sa lettre, sa première lettre d'amour, où le grand mot charmeur et magnétique s'y trouvait plusieurs fois. Mais cette missive suivie d'autres, ne parvint point à rompre la vague de tristesse qui encerclait le cœur de la jeune fille.

Les trois semaines s'étaient enfin écoulées. Et

comme il y a trois semaines, Victoria attendait son ami à la gare. Elle avait hâte de le revoir, de sentir sur son front, l'haleine chaude de son baiser, de s'appuyer sur son bras fort et jeune, de l'avoir de nouveau tout à elle. Par un tact délicat, et malgré son désir de se rendre au devant de son fils, M^{me} Troillet laissa la jeune fille aller seule. Elle avait compris depuis longtemps, que le cœur de Martial ne lui appartenait plus tout entier.

Victoria n'eut pas à attendre beaucoup. Le tram électrique de montagne apparut au pourtour de la route de Champex. Martial en descendit le teint bronzé, les cheveux tondus selon la loi militaire. Devant les voyageurs inconnus, les jeunes gens n'osèrent pas s'embrasser. Mais au sortir d'Orsières en suivant un sentier sinueux ils profitèrent d'échanger leurs caresses brûlantes. Martial raconta à la fois, les beautés et les difficultés de ses tournées en manœuvre. Enthousiasmé par tout ce qu'il avait vu en ville, il narra les amples artères urbaines : les magasins aux larges devantures ; les parcs publics richement fleuris ; les femmes élégantes qui circulaient en toilettes modernes ; et tout ce ruissellement de lumière qui le soir transformait les cités en contes des Mille et Une nuits.

— Vois-tu, Victoria, termina-t-il, ma mère avait raison. Il y a d'autres pays là-bas, moins retardés, plus évolués que le nôtre. Maintenant, je trouve que c'est petit, bien petit ici, il y faut bien peiner pour vivre.

Les craintes de Victoria se légitimèrent. A

l'ouïe de ces paroles, un voile mélancolique couvrit son beau visage de celte. Ce fin profil bronzé, au galbe si pur, se crispa, l'espace d'une seconde. L'amour de Martial n'avait pas changé à son égard. Mais elle le sentait, si elle voulait le garder intact, elle devait le détourner de ses pensées obsédantes, elle devait l'attacher fidèle au pays de ses aïeux. Car elle le sentait aussi, jamais... jamais... elle... la fille des Alpes, ne pourrait vivre sous d'autres cieux que celui qui l'avait vu naître et qui la verrait mourir.

— Martial, lui dit-elle, le regardant bien en face, tu as beaucoup vu et tu as peu vu durant ces trois semaines écoulées. Tu as vu tout ce qui est lumière, apparat, faux mirage, tout ce qui attire la foule humaine dans une joie éphémère. Mais tu n'as pas sondé derrière le voile de ces éclats. Je suis sûre que si tu avais vécu intimement avec la petite bourgeoisie plébéienne, tu aurais sans doute détourné ton regard de cet abîme de souffrances et d'immoralité, comme on dit qu'il y en a tant dans les grandes villes.

Le jeune homme ne répondit pas. Il semblait plutôt gêné, car ainsi qu'une pieuvre insatiable, la cité moderne avait jeté sur son âme une de ses puissantes tentacules.

* *

La Dranse de Ferret actionnait au sortir d'Orsières, du côté de Som-la-Proz, une vaste

usine électrique. Elle occupait une phalange d'ouvriers, la plupart étrangers au pays.

En allant visiter un jour, les champs qu'il possédait dans ces parages, Martial retrouva là un de ses compagnons de service. Ils évoquèrent des souvenirs encore récents et notre jeune valaisan ne put s'empêcher de faire la comparaison entre son Val et la ville.

— Il ne tient qu'à toi, répondit l'autre, de retourner là-bas. Tu es grand, tu es fort, tu trouveras facilement de l'embauche.

— Tu crois ?...

— Certainement !... Je ne suis ici que pour trois semaines à un mois. Si tu veux, nous partirons ensemble et nous arriverons juste pour la saison d'hiver. Tu gagneras bien et tu pourras jouir de la vie autrement que dans ton vieux village perdu.

Et sans penser aux siens, sans les consulter, Martial échaufauda ses projets de départ et d'avenir.

La surprise fut très rude pour l'aïeule et pour Victoria. Blessées au cœur, l'une au seuil de la tombe, l'autre dans ses jeunes amours, elles souffrirent longtemps en silence. Seule, M^{me} Troillet qui avait voyagé comprit le désir de son fils. Elle le laissa partir en l'accompagnant de ses prières, certaine, que comme elle il reviendrait un jour au foyer paternel.

Ce fut à Genève, le Paris de la Suisse, que Martial et son camarade se fixèrent. Grâce à sa bonne prestance, notre ami trouva en effet assez vite un emploi. Il fut engagé comme com-

missionnaire aux côtés d'un chauffeur, par un grand commerçant de la ville. Les appointements étaient bons, avec promesse d'augmentation. Les premiers mois, il put envoyer un peu d'argent à sa mère et un souvenir à Victoria.

Pauvre fils des Alpes ! il n'allait pas tarder à expérimenter les présages de son amie dont on avait renvoyé les fiançailles à une date ultérieure. Son compagnon était un esprit fort, un sensuel. Madré et astucieux, il conduisit Martial aux spectacles voluptueux du cinéma moderne. Puis ce furent les cabarets chantants, les lieux mal famés où les femmes d'honnêteté douteuse les flattèrent de leurs caresses séduisantes et mensongères. Grisé par les émanations capiteuses de l'alcool et des parfums violents, Martial allait sans doute sombrer dans l'abîme voltairien de péché et d'impudicité. Déjà, il avait jeté les yeux sur une jeune femme d'une beauté fascinante mais de mœurs légères. Le soir, sous le flamboiement des lumières, ils se promenaient le long des quais ; puis la devanture des brasseries les alléchaient et les heures charmeuses du crépuscule se passaient autour d'une table à liqueurs. Pendant un temps, Martial eut la force d'âme de ne pas succomber aux attirances plus profondes de la chair. Energiquement, il repoussait les avances séductrices, s'arrêtait au bord du précipice et retournait en son gîte, chercher dans le sommeil, le repos et l'oubli. Approuvait-il vraiment cette existence mondaine ? N'avait-il pas parfois la nostalgie des glaciers, des chalets, de son pays ? Il n'eut

sû le dire ? De temps en temps, il l'admettait, des vagues de tristesse et d'ennui montaient à son cœur d'exilé. La lutte était trop forte : bientôt il succomba. Une chaîne mystérieuse et irrésistible le liait comme malgré lui, au sol brûlant de la cité.

* *

Là haut, sur la pente dominant Orsières, une jeune fille pâlissait et périlait au grand effroi de sa mère.

— Vais-je encore perdre la seule enfant qui me reste, gémissait celle-ci. Le vide de Gaby est toujours aussi étendu, malgré les années écoulées. Ma fille, pour l'amour de moi, ne te laisse pas abattre ainsi. Martial reviendra, crois-moi.

— Oh ! mère, pourquoi est-il parti ?.. Pourquoi me l'a-t-elle pris... la ville... la maudite...

La douleur de Victoria était violente et farouche. Seule, mère-grand avait le pouvoir de calmer ce cœur amoureux, meurtri par les épines de l'abandon. La vieille femme pleurait aussi dans la solitude, le départ de son petit-fils préféré et partageait d'autant plus le chagrin de sa jeune amie. Depuis bien des semaines, aucun message de Genève ne leur était parvenu et les envois d'argent avaient cessé peu à peu. Martial, le bien-aimé paraissait perdu pour eux, car il les oubliait.

Mais comme un phare dans la nuit, M^{me} Troillet restait debout. Ainsi que Monique, la mère

sublime intercédant pour celui qui devait devenir Saint Augustin, elle priait Dieu de ramener le fils au bercail. Elle invoquait Marie, d'intervenir auprès du Père suprême. Nombreux furent les cierges allumés devant la statue de la touchante Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus qui encore une fois, allait jeter une gerbe de roses au cœur des affligés.

Et le premier août, alors que dans les villages les cloches lançaient leur suave mélodie patriotique, Victoria, à l'intérieur de l'humble chapelle de Ferret, répandait son âme dans un brûlant Ave Maria. Il y avait cinq ans que Martial était parti, mais peut-être que cette fois, la journée mémorable le ferait fléchir et le ramènerait au foyer.

* *

A Genève également, le premier août battait son plein. Les drapeaux nombreux, claquaient au vent, dans une originale harmonie de couleurs. Aux bords des quais les lanternes vénitiennes trouaient dans l'obscurité, leurs longues files diaprées qui donnaient à la ville un cachet féérique.

Martial sans savoir pourquoi, était troublé ce soir là. Aussitôt son travail terminé et sans passer chez lui, il alla chercher son amante qui l'attendait dans une élégante toilette. Il changea son costume d'employé contre un complet de coupe moderne et distinguée. A le voir ainsi, on

n'eut plus soupçonné en lui, le petit berger de Chanton-de-Repaz. On aurait dit un jeune éphèbe, vivant largement aux dépens d'un généreux papa. Il s'en alla, le bras de l'adolescente étrangère appuyé sur le sien, vers un restaurant clinquant où une table avait été retenue par eux.

Un orchestre fanfaronnant mêlait ses notes fulminantes aux bruissements de conversations. Était-ce bien là dignement célébrer la grande journée helvétique ? Pourtant quand les cloches de Saint-Pierre emplirent le ciel de leurs notes séraphiques, un silence impressionnant régna soudain dans le bar. L'espace d'une seconde, Martial ferma les yeux, sa pensée prit un essor supérieur vers les cimes de son pays. Il revit le premier août à Champex, dans ce décor alpestre où il n'allait jamais sans Victoria.

Victoria ?... Que faisait-elle à ces heures où lui s'amusait aux côtés d'une maîtresse ?... Sans doute, lasse d'attendre en vain son retour, avait-elle donné son cœur à un autre plus fidèle ?... Il crut la voir, appuyant sa tête contre l'épaule d'un inconnu et cette vision lui fut désagréable. C'est presque sans appétit qu'il absorba le repas pourtant bien apprêté. Avec peu d'entrain également, il dansa. Sa compagne s'aperçut de son changement d'humeur et lui en demanda la cause.

— Je ne sais ce que j'ai ce soir, lui répondit-il évasivement. Des malaises, peut-être ? Je pense aussi à ma famille que je n'ai pas vue de longtemps et ce premier août me rappelle tant de choses.

Un profond soupir sortit de sa poitrine. La

jeune femme clairvoyante eut un sentiment de suspicion.

— Sans doute, vous avez laissé là-haut, quelque jouvencelle amoureuse, répliqua-t-elle, jalouse et mordante, votre attitude en fait foi. Pourquoi m'avez-vous trompée en me disant que j'étais la seule femme que vous aimiez ?...

— J'ai eu tort, chère amie, pardonnez-moi ! Mais je viens d'entrevoir en un éclair, le fossé béant qui sépare l'amour divin de l'amour charnel.

— Alors... c'est une rupture que vous cherchez, une rupture préméditée. Car à sept heures déjà, vous ne me sembliez pas comme d'habitude. Mais souvenez-vous, mon ami, que si vous ne m'aimez plus, il n'en est pas ainsi de moi : on ne joue pas impunément avec le cœur des femmes...

Martial, silencieux, laissa passer comme l'orage cette diatribe courroucée. Puis posant sa main sur le bras neigeux de l'étrangère, il lui répondit, d'un calme froid et déconcertant :

— Mon amie, je n'ai rien prémédité. Malgré la pente où j'ai roulé, grâce à mon camarade et à vous, j'ai gardé encore une étincelle de foi dans mon âme. La sonnerie des cloches a fait jaillir cette étincelle et je crois que j'ai fait fausse route. Entre vous et moi, nous n'avons échangé aucune parole sacrée ou solennelle. Si je demeure encore à Genève, nous resterons bons amis, rien de plus, mais si je pars, nous ne nous reverrons jamais, le souvenir seul restera.

La jeune femme sursauta, son visage blêmit.

— Partir ?... partir ?... vous voulez partir ?...
ah ! ça, non, que ferais-je sans vous ?...

— Ce que vous ferez sans moi ?... exactement
comme avant notre rencontre. Pour ce soir, laissez-moi aller me reposer, je me sens las.

Il se leva, décrocha de la paroi une superbe mantille de soie ornée de fourrure blanche. D'un geste galant, il la posa sur les épaules décollées de sa compagne qui dut le suivre à regret. Elle réfléchit qu'il était préférable de ne pas le brusquer et que demain elle le retrouverait aussi courtois, aussi charmeur qu'auparavant. Il l'accompagna jusqu'à sa demeure, sans aborder le sujet brûlant. Mais lorsqu'en se quittant, elle lui dit un gracieux au revoir, il ne lui répondit pas et se perdit soudain dans le remous de la foule qui sortait d'un cinéma voisin.

Il rentra chez lui, fatigué en effet. Comme il arrangeait son veston au dossier d'une chaise, il s'aperçut que la concierge de la maison avait déposé son courrier sur la table. Il y avait des réclames, des avis, des journaux, comme dans tous les ménages. Mais à côté, il remarqua un paquet. Un modeste petit paquet ! L'écriture de son adresse fit bondir son cœur. Fièvreusement, il coupa les ficelles, ouvrit un carton blanc, et ce qu'il vit le subjuga... Sur une couche de ouate rose, un bouquet d'edelweiss reposait. Les fleurs glaciales avaient conservé leur velouté soyeux et leur blancheur d'hermine. Sur un papier bristol, quelques mots étaient tracés :

« Martial !.. souviens-toi !.. Victoria »

Quatre mots... peu de choses... mais qui boule-

versèrent l'âme du jeune homme. Maintenant il comprenait son anxiété, ses malaises de la soirée.

Martial... souviens-toi !...

Dans son cerveau ardent, il revit toute sa jeunesse, son village, ses bons parents et au-dessus, l'amour si pur de Victoria. Cet humble bouquet d'edelweiss venait de lui révéler sa fidélité et sa confiance en lui. Comment lui, le parjure et l'ingrat avait-il oublié le serment fait au Saint-Bernard ?...

Cette nuit-là lui fut une longue nuit d'agonie morale, mais comme Jacob à Péniel, il en sortit vainqueur, parce qu'il avait recouvré la foi.

Le lendemain, à l'aube, il prit son Missel, se rendit à l'Eglise de Sainte Clothilde et là il pria comme il ne l'avait pas fait depuis longtemps. Il décida qu'il ne reverrait plus son ex-maîtresse et son camarade. Il parla à cœur ouvert à son patron, qui paternellement, quoique à regret, acquiesça à sa demande de départ.

Quelques heures plus tard, le bateau lémanique « Major Davel » l'emportait sur les ondes moirées du lac. Chaque tour de roues le rapprochait du Bouveret, où de là, il serait assez rapidement vers les siens.

VII

En se levant ce matin là, Victoria se demandait si cette journée lumineuse lui apporterait la joie ou hélas ! encore la déception ?

Par égard pour ses parents qui ne vivaient que pour elle, elle s'était un peu ressaisie en reprenant goût à sa tâche habituelle. Tous les après-midi, elle allait à Chanton-de-Repaz tenir compagnie à l'aïeule qui comme elle, espérait contre toute espérance. Ce jour là, la vieille femme était souffrante, elle toussait, se plaignait de points, de maux d'estomac. M^{me} Troillet, inquiète avait prié Victoria d'aller chercher le docteur ou de passer à la droguerie acheter quelques sudorifiques.

Restée coquette et charmante, malgré son chagrin, Victoria arrangea sa coiffure et bientôt on la vit disparaître au tournant du chemin tant de fois parcouru. De temps à autre elle s'arrêtait un court instant pour se reposer en contemplant le Val plein d'éclatante splendeur jusqu'au

bord. C'était le temps des moissons dorées et les épis mûris se courbaient sous la faucille des hommes. Un gars de vingt ans, l'outil sur l'épaule, passa près de la jeune fille.

— Toujours triste, ma pauvre Victoria?... Je crois que tu peux l'être encore longtemps. Au service à Genève, j'ai vu récemment Martial au bras d'une élégante. Ne voulant pas saluer cet infidèle, je me suis détourné pour qu'il ne m'aperçoive pas. Tu es trop « payse » pour lui, maintenant, tu peux en faire ton deuil... va !...

Pressé, le jeune homme reprit sa course hâtivement, sans se douter du dard enflammé qu'il venait de jeter au cœur déjà si meurtri de son interlocutrice. Oh ! si la grand'mère n'était pas malade, elle serait remontée, vite, vite, pour pleurer seule dans une grange ou dans la forêt toute proche. Mais... grand'mère étant malade, pour elle, elle irait au village et ferait taire l'acuité de sa douleur aux regards investigateurs des paysans narquois. Mais ayant trop présumé de ses forces affaiblies depuis quelque temps, elle dut vingt minutes plus tard s'asseoir au bord du chemin. Voilée par un bosquet de noisetiers touffus, elle donna libre cours à ses larmes, sans crainte des curieux. Mais en pensant à l'aïeule, elle eut honte de son chétif courage, se releva et en peu d'instants arriva au bourg. Par bonheur, le médecin était chez lui, il partit immédiatement, tandis qu'elle terminait ses commissions. Sentant la malade entre les bonnes mains d'Esculape, elle reprit plus lentement sa course pour remonter au logis.

Quelquefois, elle devait faire halte pour comprimer les battements précipités de son cœur et de ses tempes brûlantes. Maintenant, Martial était vraiment perdu pour elle, puisqu'un gars de l'endroit l'avait vu en compagnie d'une étrangère.

Oh ! s'être aimé dès sa prime jeunesse, avoir grandi côte à côte, avoir échangé de suprêmes aveux et se voir préférer une métèque, la coupe était amère comme les eaux de Mara. Se sentant prête à défaillir, elle fit quelques pas dans une prairie et tout à coup, s'abattit à la renverse sur un tas de foin, qui heureusement amortit la chute.

Personne aux alentours ?....

Si, pourtant, un jeune homme qui montait le chemin avec une hâte fébrile et joyeuse. Il portait une valise à la main. Il était habillé simplement mais un cachet spécial le séparait de ses concitoyens.

Lorsqu'en passant, il vit le corps inanimé de Victoria, sans la reconnaître encore, il s'approcha et s'arrêta, médusé.

Dormait-elle ou était-elle évanouie ?... Comment sa petite amie se trouvait-elle là dans cette position ?... Ses joues blêmes, les traces de larmes trahissaient encore son cruel combat intérieur. Sans perdre l'esprit, Martial — car c'était lui — trempa un mouchoir au ruisseau limitrophe, pour en ranimer le visage insensible. La fraîcheur de l'eau éveilla doucement la jeune fille, mais sans qu'elle reprit pleinement conscience. Tant bien que mal, le Samaritain impro-

visé lui versa entre les dents, un cordial qu'il avait pris pour son voyage. Ce fut la boisson salvatrice pour Victoria. Ses yeux clos s'ouvrirent, pleins de lueurs étranges, son esprit s'anima, lorsque à son ouïe étonnée, bruissèrent des mots doux comme une musique divine.

— Victoria, ma chérie, ne me reconnais-tu pas ?... Je reviens... je reviens vers toi, pour toujours. Mon aimée, ne m'entends-tu donc pas ?

La pauvre enfant se croyant le jouet d'un rêve se laissa bercer par cette voix mâle et prenante. Il serait toujours assez tôt de se réveiller à la dure et douloureuse réalité. Pourtant la voix devenait suppliante et sa tête que les longues nattes déroulées auréolaient d'un voile d'ébène, se trouva tout à coup encerclée d'un bras souple et fort. Victoria ouvrit ses paupières et ce qu'elle vit la ranima tout à fait. Non, ce n'était plus une utopie, un mirage trop vite envolé !... C'était bien l'existence du rêve si longtemps caressé : Martial auprès d'elle la considérant avec un regard plein de tendresse ardente et passionnée.

— Mon ami !... fut tout ce qu'elle put dire.

Le jeune homme se pencha, mais au moment où il voulut la baiser au front, il fut précipitamment repoussé.

— Non... Martial... Non, va-t-en... va-t-en !..

Devant elle venait de surgir brusquement le fantôme de l'étrangère dominant le bras à son ami.

— Oh ! va-t-en, Martial, je ne suis plus à toi, tu en aimes une autre, on t'a vu. Tu ne

reviens pas pour moi, mais pour régulariser tes papiers, pour nous dire que tu allais fonder un foyer là-bas dans la ville maudite. Tu as préféré une inconnue à l'amie qui t'attendait fidèlement. Oh ! laisse-moi, te dis-je... Laisse-moi seule avec ma douleur.

Dans sa souffrance intime, Victoria se cacha la face dans ses mains et bientôt les larmes coulèrent de nouveau entre ses doigts diaphanes. Martial comprit à quel point il était aimé, il se frappa la poitrine comme le péager :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi !

Alors une paix suprême descendit sur lui. Lentement, avec une sainte douceur, il prit dans ses bras la pauvre affligée et lui murmura des paroles de repentance et d'amour. D'une voix entrecoupée, il lui demanda pardon et lui raconta sans rien lui cacher, les cinq années qui les avaient séparés.

— Je te jure devant Dieu, ma chérie, que mon cœur est libre, aussi libre qu'autrefois. Certes cette femme voulait me séduire et m'entraîner, je ne sais où. Mais les prières de ma mère et les tiennes ont servi de bouclier. Tes edelweiss, ton « souviens-toi » ma Victoria, m'ont reconduit sur le droit chemin. Je te promets, maintenant de racheter par mon amour fidèle, les cinq années sombres que je t'ai fait vivre, hélas !

Victoria leva les yeux. Elle fut éblouie de la soudaine transformation de son fiancé retrouvé. Une lumière immatérielle brillait au fond de ses prunelles noires. Sur son front large, le soleil

couchant jetait ses lueurs dorées, comme un baptême de feu.

Autour d'eux, le Val d'Entremont déployait toute sa splendeur estivale. Sur un rameau voisin, un oiseau chanta sa suave romance. Les chalets embellis par la clarté crépusculaire semblaient des perles incrustées dans un vaste écrin d'émeraude. Et dans son lit rocailleux, la Dranse dont les vagues, frangées d'écume, paraissaient constellées de paillettes d'or, poursuivait son trajet, vers Sembrancher illuminé. A travers sa blancheur laiteuse, on remarquait des reflets chatoyants aux tons nacrés de chair pâle. C'était comme si le jour en partant, jetait sur sa mousse neigeuse, une gerbe de roses embaumées.

D'un regard ému et admiratif, Martial fit le tour du Val :

— Victoria, tu avais raison, dit-il attendri, notre petit pays est beau. Il est encore le plus beau de tous, maintenant nous y vivrons heureux.

Une larme coula de sa paupière et tomba sur la joue de sa fiancée. Et en sentant palpiter contre elle ce cœur qu'elle croyait perdu, elle éprouva l'immensurable sentiment que son Martial était de nouveau tout à elle, rien qu'à elle.

EPILOGUE

L'aïeule vénérée n'est plus. Mais le retour de son petit-fils avait cependant prolongé son existence. Avant de partir pour les Lieux Célestes, elle put encore caresser sur ses genoux, le premier enfant de Martial et Victoria, une mignonne petite Patience, au sourire ensorceleur, aux cheveux noirs et bouclés. Fraîche églantine éclore un soir glorieux du printemps. Dans un modeste chalet neuf, nos amis vivent à leur tour des jours heureux, où le travail et les peines s'aplanissent sous leur amour et leur foi.

Souvenir d'Orsières, juillet 1930.



La halte

La montagne, un amas de dalles de granit,
Dans un jour de tumulte en hâte amoncelées,
Forme le nœud puissant, par les siècles bruni,
Où viennent s'attacher les rubans des vallées.

A ses pieds, le glacier s'allonge en se gonflant
Dans son lit dénudé comme un désert arctique ;
Il s'étale, rongé par ses murailles au flanc,
Monstre morne et muet, né du Désordre antique.

Aucun bruit ne distrairait son calme tabuleux,
Nul être sur son dos écaillé d'étincelles ;
Seul le silence monte à ses escaliers bleus
Comme un ange qui laisse au vent frémir ses ailes.

Debout sur le sommet, nous regardions glisser
Entre les pics lointains des haillons de nuages :
Et la joie entre en nous à l'entendre passer,
L'ange que nous venions chercher dans ces parages !

Il est là ! nous sentons son doigt sur nos courroux !...
Puis, dans ce même instant, notre âme hier si lasse,
L'âme, fragment du ciel que nous portons en nous,
Tremble et va se mêler aux splendeurs de l'espace !

Oh ! l'heure est rare ! Il faut la vivre jusqu'au bout !
Nous savourons avec une âpre violence,
Jusqu'à l'effarement, jusqu'à l'oubli de tout,
L'étreinte de l'azur, le baiser du silence !

Charles BONIFAS.

BROCHURES PARUES

En 1931 :

Yvette et son Grand-père	»	Georges Nazin.
Théodora	»	Ad. Villemard.
Confiance.	»	Eliam.
L'Oeuf de Pâques	»	Anna Richli.
La Mission d'Ethel	»	Renée Cavé.
La Brèche	»	Marthe Sabatier.
Laquelle ?	»	Mme David Perret.
Colin m'a dit : Je t'aime !...	»	» » »
Si j'avais su...	»	» » »
L'autre lumière	»	Ch.-J. Renaud
L'Escapade de Clairette.	»	Gentiane
L'Hôte de Noël	»	R. La Forest

En 1932 :

Feuille de Trèfle par Mme Julie Meylan

N° 3. Mars 1932 :

MIRAGE

par George Henri d'ESPARON

Tout changement d'adresse doit être accompagné de l'ancienne portant le N° d'ordre et de **20 ct.** en timbre-poste suisse, et doit nous parvenir avant le 30 du mois si on désire qu'elle soit utilisée au numéro suivant.

Rien n'est plus facile



Versez simplement le contenu d'une tablette de CAOTONIC dans une tasse de lait chaud et l'exquis breuvage est prêt à être consommé.

CAOTONIC est très digestible et convient à la fois aux adultes et aux enfants, qui en sont très friands.

Faites-en l'essai ce soir déjà et demain au petit déjeuner.

Le nouveau produit *Tobler*

10^{cts} la
Tablette

CAOTONIC

Tobler